

XYZ. La revue de la nouvelle

Le printemps de Prague

Claudine Potvin



Number 89, Spring 2007

Cimetières

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3165ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Potvin, C. (2007). Le printemps de Prague. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (89), 19–25.

Le printemps de Prague

Claudine Potvin

J'AI SOUVENIR d'un cimetière magnifique aux allées bordées d'arbres généreux offrant une ombre rafraîchissante aux visiteurs du dimanche, se penchant parfois avec indolence sur les âmes contrites en allées trop vite et les cœurs rancuniers furieux d'avoir été si tôt remplacés. Nous y venions régulièrement. Nous longions les bougainvilliers roses, de fabuleux hibiscus et des poinsettias en fleurs débordant avec exubérance sur les sentiers de gravier. De hauts palmiers surveillaient notre promenade. C'est là que toi et moi venions refaire le monde à la suite de Buñuel et de ses anges exterminateurs. Un café siroté sur une pierre tombante, une caresse impromptue, un corps chaud étendu sur les dalles de marbre noir. Notre passage dans ce paysage hétéroclite nous rapprochait étrangement de la vie. C'est là que nous lisions ces épitaphes, poèmes ridicules, dédicaces absurdes, vœux inutiles, citations tirées de la littérature enfantine ou de la Bible, inscriptions prétentieuses, clichés qui nous faisaient mourir de rire. Imbus de nous-mêmes, prenant de grands airs, nous récitons des vers sur les tombes inconnues. Nous nous croyions à l'abri de la mort, bien sûr, à l'abri des regards des passants. Tu me prenais par la taille et, de dalle en dalle, de mausolée en panthéon, nous repensions la culture de nos morts.

Il nous arrivait parfois de dénicher une perle, un passage dont le temps n'avait effacé ni le charme ni la saveur, disions-nous, la sincérité même, la tendresse d'une fille à la mère ou de l'amante restée fidèle à l'amoureux emporté par la brume. Que d'enfants enfouis sous la mer avant que de se loger sous la terre ! Que de belles à soupirer au clair de lune ! Que de regrets ! C'est là que nous nous asseyions et que nous déclamions bêtement, pompeusement, pendant des heures, appuyés sur la carrure d'un cippe, *Les mémoires d'outre-tombe* dont nous nous moquions bien. Un chien galeux venait nous écouter et se mettait à aboyer chaque fois que nous élevions la voix. Nous le chassions à coups de bâton, le traitant de

sale bête et de vicieux. Le lendemain, nous le retrouvions rampant, affamé, impuissant, se mourant déjà.

Nous allions toujours au cimetière après le cinéma à cause de sa proximité, mais encore bien plus parce que le grand écran nous permettait d'inventer des drames bien réels à tous ces individus couvant leurs mystères sous la couverture des pierres. Nous aimions l'heure plus que tout. Presque toujours à cinq heures de l'après-midi. Le soleil était encore haut et le ciel nous servait de paravent. Situé à quelques pas de l'édifice qui contenait tous nos rêves, le cimetière nous permettait une période de repos avant de prendre l'autobus bondé d'enfants et de badauds qui ne semblaient aller nulle part. Les majestueuses grilles rouillées de la célèbre entrée néoromaine glissaient rapidement sous le premier geste de la main et nous assuraient que le miracle allait se produire de nouveau, que l'enchantement des pierres se confondrait avec le film noir. Pour nous, tous les films étaient noirs, car nous en disséquions chaque particule et nous en faisons l'autopsie afin de ramener tous ces corps profanes à notre angoisse, à notre rage, à notre envie de défoncer l'écran, à notre faim de liberté. Nous allions toujours à gauche, d'abord pour saluer Carpentier enseveli sous des piles de mots, et puis nous foncions tout droit, sans hésitation, dans l'allée centrale, car on y trouvait les tombeaux les plus beaux, des chambres secrètes où trois ou quatre cercueils s'allongeaient. On pouvait les entrevoir par une fenêtre aménagée pour que les membres de la famille pussent y contempler leurs chers disparus. Nous nous attardions aux photos ou aux tableaux des défunts placés sur la stèle comme sur une commode, icônes délavées par la pluie et le beau temps. Nous cherchions toujours le portrait le plus noble, celui qui dirait la perte. Nous connaissions par cœur tous les monuments funéraires, toutes les répliques, italiennes et égyptiennes, simulacres en granit ciselés dans le paraître et la prétention, véritables demeures ornées de colonnes grecques, temples assyriens, architectures baroques, pierres tombales polies par les ans, recouvertes de fleurs de plastique. Nous nous attardions longuement sur les tombes collectives d'artistes de cirque et de théâtre, de vedettes de la radio et du cinéma, de martyrs et de vétérans, d'étudiants en

médecine assassinés par le délire des colonels. La mort affiche son enseigne, au delà de la peine et de la défaite, ou de la victoire, ajoutez-nous. Nous faisons un train d'enfer loin des rumeurs de la capitale siégeant aux portes du cimetière.

Nous repassions les légendes qui circulaient sur les résidents de ce royaume ensoleillé. On disait qu'une Amélie, morte en couches, avait été enterrée avec son enfant à ses pieds et qu'on avait ouvert son cercueil un jour pour la découvrir avec l'enfant à son sein. Dans ce pays comme ailleurs, les femmes nourrissent. Tout un peuple soutenait le mythe, réclamant de la miraculeuse mère des faveurs qu'elle accordait au gré de ses caprices, sans doute. Toi et moi, nous refusions de croire à ces sornettes.

Il ne se passe pas grand-chose dans un cimetière, pensions-nous. Or, nous étions de plus en plus nombreux à nous y cacher à la nuit tombée. Nous n'avions certes pas peur des morts mais, quand nous nous rendions à la crypte de la chapelle octogonale où logeaient les derniers héros nationaux de ce siècle, un frisson parcourait alors nos veines d'adolescents. Les superbes fresques de Melero racontaient la grandeur et la terreur du passé. Nous savions que nous étions vulnérables, qu'un danger nous guettait, qu'il ne nous restait que peu de temps, que nous paierions le prix de notre audace. Mais nous marchions dans les sentes, poussant d'un pied léger le miasme qui montait dans l'air. Fallait-il être fous ?

Quand venait la pluie, nous courions nous réfugier sous l'immense chêne qui abritait tout un pan du cimetière. Nous nous accrochions l'un à l'autre, désespérés, inquiets, fascinés par la foudre, entêtés. De refuge, le cimetière se transformait en forteresse, point d'appui, complot. Nous pensions que tous ces morts nous aideraient, qu'ils oseraient sortir de leurs fosses, qu'ils refuseraient d'être partis en vain, qu'ils soulèveraient la stèle de leurs prisons, qu'ils crieraient leur amertume, que, malgré leur immuabilité, ils bougeraient. Mais l'injustice, notions-nous, n'allait pas leur redonner la parole. Nous ne pouvions compter que sur nous, notre jeunesse et notre espoir.

Les gens ne priaient guère dans notre cimetière. Quand par hasard il nous arrivait de surprendre quelqu'un qui venait coucher

des fleurs multicolores sur le pas du sépulcre ou au pied du monument érigé à la gloire du défunt, le jeu ne consistait jamais à évoquer l'intervention divine mais plutôt à ressasser le passé, reprochant le départ ou la fuite, lamentant l'absence, pleurant la faute. Conversation bloquée d'avance, bien sûr. Dieu entrait à peine dans le discours mortuaire. N'était-il pas celui-là même qui leur avait enlevé la vie ? Nous, nous savions que parler de vie éternelle était inutile. Il faisait trop chaud dans cet endroit funèbre pour imaginer une survie. Le soir, la chaleur se mêlait à la brume qui sortait des tombes enfouies si creux qu'on ne pouvait exhumer que des illusions de corps.

Ici, les gens s'habillaient pour aller voir leurs morts. Les hommes mettaient des habits noirs, trop épais pour la circonstance, et les femmes, des robes blanches boutonnées jusqu'au cou avec des volets plein les jambes. Quant aux enfants, vêtus bien proprement, on les y traînait de force, au nom d'une reconnaissance familiale, au nom d'un héritage vétuste. Ils ne comprenaient rien à la mascarade qu'on leur imposait. Ils savaient seulement que la promenade allait se terminer par une glace à la vanille et c'est ce que le cimetière signifiait pour eux. Telle une carte de visite, les pleureurs laissaient sur les tombes une lettre, un poème, un mouchoir, un objet cher, un soulier aussi, symbole de la marche interrompue, un baiser, un couteau pour trancher à jamais un lien mortel entre l'homme et la femme, le père et le fils, une promesse de vengeance. Un jour, nous avons vu une jeune femme déposer un enfant enroulé dans des bandelettes tachées de sang et repartir aussitôt, comme si de rien n'était. Une autre fois, un vieillard avait apporté une chaise et deux bouteilles de vin. Il en a d'abord placé une près du cercueil et il a bu l'autre, lentement, sans remords. Finalement, il a ingurgité les deux. Il s'est approché de nous et nous a dit que son frère n'aimait pas vraiment le vin rouge.

J'ai toujours aimé ce cimetière. Il n'était pas comme ceux de mon pays, plats, aux croix alignées, gris. Je le savais habité. Il ne respectait ni ordre ni chaos, il donnait et reprenait tout ensemble, il refusait la fermeture, s'accompagnait d'une végétation éclatante, exaltante, se donnait des airs séducteurs, nous soufflait des secrets

sur la nuque, mélangeait jeunes et vieux, pauvres et riches, se taisait quand on rechignait avec hargne, ne consolait ni ne blâmait. Il avait un faible pour les belles dames éprouvées, leur promettait mer et monde, naviguait au gré des pas et des chutes, rigide sous le flot de l'histoire, souple quand on l'approchait, mystérieux. Enfin, il attendait patiemment que la vie s'arrêtât autour de lui, soupirant d'aise. Ce cimetière respirait malgré tout une forme de tendresse oubliée par les hommes.

C'est là que toi et moi nous sommes aimés pour la première fois. Avec les yeux, les doigts, la bouche. Avides, nos corps se roulaient dans la poésie que nous composions pour ne pas laisser s'échapper la langue en nous. Tous les monstres marins se débattaient sur ton papier, tandis que moi, je parlais de moi, d'une fêlure éloignée, des grottes de mon enfance et du silence des bois. Nos mots prenaient vie dans cet espace, déclarions-nous, sûrs de nous appartenir. Tu étais beau et fier. J'étais différente. Un jour, je me promènerais dans cet autre grand cimetière de Buenos Aires, trop sombre, trop imposant, où dormait, après tant de voyages, le corps d'Eva, et je reverrais ton visage, notre étreinte, à la limite de l'attente.

Que s'est-il passé dans ce cimetière pour que je ne t'y retrouve plus ? Avant, nous mêlions le politique et les sentiments, la famille et l'histoire, l'amour et la révolte. À force de lire ces inscriptions à la mémoire des morts, nous avons fini par effacer la cause. Nous avons fini par nier le gîte, les frères et les sœurs, la chaleur. À force d'avoir chaud dans ce cimetière et de dévorer la poussière qui asséchait notre peau de lézard, nous n'avons plus senti la lourdeur du temps, nous n'avons pas vu venir cinq heures de l'après-midi. Nous n'avons plus imaginé la fraîcheur de la nuit. Mais avant, il n'y avait rien de triste. Nous nous aimions et quand nous entrions dans le cimetière, c'était pour le plaisir du cinéma.

Je me le rappelle encore. Il y a toujours eu un traître dans le cimetière, avouais-tu. Nous savions que c'était lui, car il t'avait tendu la main le premier. Ses longs bras s'accrochaient facilement dans le corps des autres. On aurait dit un veston de lin tant ses mouvements recelaient des plis et des recoins. Il s'insérait dans nos

conversations, ignorant l'à-propos, trébuchant au milieu de nos phrases, inventant de brillantes pirouettes verbales. Sa chevelure noire reposait sur ses épaules de forçat. Il n'en finissait pas de passer sa main bourrue entre l'oreille et le cou, prêt à bondir au moindre son de mitraille. Toi et moi, nous suivions ses instructions. Au milieu de l'amour, une tentation, songions-nous. Nous nous faisions des signes, nous échafaudions des rêves d'un après riche de moissons et de sucre, nous nous amusions, sérieusement. Avec furie, nous refaisions le chemin de la passion, écorchant nos sandales sur les stèles usées de nos ancêtres. Nous avions confiance dans le présent, et la brise nous portait sans en avoir l'air.

Pendant des mois, nous avons vécu entre le noir d'une cinémathèque et la lumière d'un cimetière peuplé de sages momies. Chaque jour, nous osions davantage. Orphées noirs, nous nous enfoncions dans la jungle des morts, dormant du sommeil des justes, semblables à des paresseux posés sur une branche, aux aguets. Nous fabriquions des armes qui servaient une philosophie de novices. Nous lisions *Ainsi parlait Zarathoustra*. Nous nous savions immortels. Sous la coupole des cénotaphes, nous baisions, éreintés, tourmentés, assoiffés, démesurés, soi-disant maîtres de nos soupirs d'enfants. Tu me recyclais, et moi, je fouinais dans ton ventre. J'interrogeais le plaisir. Au-dessus de nous, le soleil grillait la terre et créait de la sueur sous les aisselles, des rides dans le cou, des lamentations excessives, une fatigue séculaire, un désir de mourir presque. La chaleur suffocante avait parfois raison de nous et nous fuyions, le temps d'une trêve que nous donnions à la mort, le temps de traverser la rue et de recomposer le pourquoi de notre existence, le temps de prendre un autre café noir et de peler l'orange que ta mère avait glissée dans ton sac. Mais nous revenions vite, porteurs d'une mission, pressés d'en finir, de ne plus voir les statues briller sous les reflets aveuglants du jour. La mort nous hantait, bien mal, murmurions-nous, douloureusement, assidûment. Une logique simpliste nous guidait, mais ça n'avait aucune importance.

En fait, ça ne s'est pas vraiment passé ainsi. Toi et moi, nous fréquentions le cimetière tous les jours, certes, au sortir du visionnement. Nous aimions le calme des lieux, la bizarrerie des

visiteurs, le décor empesé, les arrangements mortuaires, les mots gravés dans la pierre, la structure de la mort. Les autres ne furent que des intrus. Devenus témoins par la force des choses, nous déambulions, tranquillement, sereinement. Entre les escaliers et les flamboyants, nous nous étendions sans faire de bruit, jusqu'à ce qu'une forme d'inquiétude s'emparât de nous. Nous ne parlions plus que des autres qui envahissaient notre cimetière, nous entourant de leur sollicitude, nous torturant déjà. Une histoire d'amour avortée, en fait.

Pourtant, à cinq heures de l'après-midi précisément, les soldats sont entrés. La mer au loin hurlait. La tuerie n'aura duré que quelques instants, le temps de rendre l'âme. Il nous est venu à l'esprit que nous étions là depuis des siècles, six pieds sous terre et bien au chaud sous les tropiques. Un jour, on en reparlerait dans les journaux. Vous seriez les nouveaux héros, des révolutionnaires. Il se passait donc des choses dans notre cimetière. Qui plus est, étonnamment, pour la modique somme de dix dollars, accompagnée d'un guide bienveillant, je le visite encore aujourd'hui. Tourisme improvisé, divine comédie, inflation funéraire, aurais-tu dit avec mépris.